

Garder vive la mémoire

Chaque fois unique, la fin du monde, de Jacques Derrida,
Présenté par Pascale-Anne Brault et Michael Naas, Galilée, « La
philosophie en effet », 415 p.

Claude Lévesque

Numéro 195, mars-avril 2004

Fidélité à plus d'un : Derrida, Celan, Brenner, Cixous, Blanchot

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19450ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, C. (2004). Garder vive la mémoire / *Chaque fois unique, la fin du monde*, de Jacques Derrida, Présenté par Pascale-Anne Brault et Michael Naas, Galilée, « La philosophie en effet », 415 p.. *Spirale*, (195), 13-14.

GARDER VIVE LA MÉMOIRE

CHAQUE FOIS UNIQUE, LA FIN DU MONDE de Jacques Derrida

Présenté par Pascale-Anne Brault et Michael Naas, Galilée, « La philosophie en effet », 415 p.

L'ÉDITION française du livre des traducteurs et éditeurs Pascale-Anne Brault et Michael Naas *The Work of Mourning/ Jacques Derrida*, a pour titre *Chaque fois unique, la fin du monde*, titre hautement saisissant et significatif : il constitue, en vérité, une interprétation tout autre du travail du deuil dont il est fait mention, sans plus, dans le titre en anglais, non sans côtoyer, il est vrai, le nom de Jacques Derrida, ce qui, comme nous verrons, fait toute la différence. Par ailleurs, Jacques Derrida, sur la page couverture, et contrairement à l'édition anglaise, est donné comme auteur de ce livre, et il est effectivement l'auteur des textes réunis ici, qui sont autant d'adieux à des amis proches, à des collègues décédés, même si le livre, dans sa facture et sa composition, relève de la responsabilité des éditeurs qui en ont eu l'idée, et est donc *leur* livre, comme le souligne Derrida lui-même dans son « Avant-propos ». Deux textes ont été ajoutés à ceux parus dans l'édition anglaise, soit celui consacré à Gérard Granel après sa mort en novembre 2000, et le texte prononcé lors de l'incinération de son ami Maurice Blanchot en mars 2003. Pascale-Anne Brault et Michael Naas ont écrit l'« Introduction » (qu'ils ont eux-mêmes traduite), étant redevables à Kas Saghafi pour les esquisses biographiques et les bibliographies des auteurs dont parle Derrida dans ce livre.

Le nombre des amis qui disparaissent à mesure que l'on vieillit augmente de manière accélérée et l'on s'épuise à continuer de se rapporter à eux comme par le passé, mais, on le sait bien, et cette blessure est incommensurable, toute communication avec eux est « *cette fois sans retour et jusqu'au fond de l'ombre absolue* ». Il n'y a pas d'amitié sans que la mort de l'un ou de l'autre se profile à l'horizon : l'un verra mourir l'autre. « *Il y aura ce jour* », répète Derrida à deux reprises dans une même phrase, comme pour se rappeler à cette évidence et faire échec à l'oubli : « *L'un de nous — se dit chacun —, l'un de nous deux, il y aura ce jour, se verra ne plus voir l'autre et le portera en lui un temps encore, suivant des yeux sans voir, le monde suspendu à quelque larme unique, chaque fois unique, à travers laquelle tout désormais, le monde même, viendra, et il y aura ce jour, se reflète en tremblant, réfléchir la disparition même [...]* ». L'amitié, chacun le sait bien, ne va pas sans la présence de la mort, sans la possibilité, toujours imminente, de la mort de l'autre, et d'abord de sa propre mort, sans les larmes et le tremblement devant l'inéluctable finitude. Comment ne pas rappeler ici le récit de Blanchot intitulé « L'entretien infini » où deux

hommes déjà âgés, parvenus à l'extrême de la fatigue, évoquent, au cours d'un entretien qui sera le dernier, eux dont la bienveillance est mutuelle, un événement « *à l'égard duquel il ne conviendrait pas d'être bienveillant* ». Or c'est en dépit de cette grande fatigue, mais aussi grâce à elle, que l'un d'eux en arrive à formuler à voix basse, mais distincte, la question qui les hante : « *Comment ferons-nous pour disparaître ?* »

Il y aura ce jour

L'un des deux survivra à l'autre — « *il y aura ce jour* » — et se retrouvera un jour seul à se souvenir, à faire le deuil d'une amitié singulière, unique, mais qui n'existe plus qu'en image et en lui. Le travail du deuil, c'est d'abord cela : une intériorisation de l'ami, sinon une incorporation ou une idéalisation où l'autre serait assimilé et réduit au même. « *À la mort de l'autre, écrit Derrida dans Mémoires — Pour Paul de Man, nous sommes voués à la mémoire, et donc à l'intériorisation puisque l'autre, en dehors de nous, n'est plus rien; et depuis la sombre lumière de ce rien nous apprenons que l'autre résiste à la clôture de notre mémoire intériorisante. Depuis le rien de cette absence irrévocable, l'autre apparaît comme autre, et autre que nous, à sa mort ou du moins dans la possibilité anticipée d'une mort, dès lors qu'elle constitue et rend manifestes les limites d'un moi ou d'un nous tenus d'abriter ce qui est plus grand et autre qu'eux hors d'eux en eux.* » L'autre, dans son absence irrévocable, se réduit désormais à n'être plus que la sombre lumière d'un rien, et « *rien ne peut entamer la terrifiante lumière glacée de cette certitude* ». Ce qu'il nous reste de l'être unique s'est réfugié en nous sous la forme d'un souvenir ou d'une image. L'autre est en nous, non comme s'il vivait encore, mais comme mort justement, et les paroles que je lui adresse ne peuvent que demeurer « *sans-réponse* ». Lévinas définit notamment la mort comme la « *non-réponse* ».

Ce serait donc se leurrer que de faire comme si « *l'autre vivant en nous est vivant en lui-même* ». Le travail du deuil, au sens de la déconstruction, consiste donc d'abord à dire oui à la finitude, au-delà de ce que l'on voudrait croire — des leurrements sublimatoires, des arrière-mondes, des royaumes transcendants —, à dire oui à la mort, à l'autre « *tel qu'il nous arrive : mortel, à nous mortels. Et que nous aimons ainsi, en affirmant que c'est bien ainsi* ». Il consiste aussi et surtout à imposer une limite à l'intériorisation idéalisante, de sorte que ce travail d'intégration de l'autre dans le même ne soit pas accompli ou réussi et qu'il demeure à ja-

mais impossible. Si l'on doit être fidèle à la singularité de l'autre — et il le faut, c'est l'éthique même —, l'autre doit résister à tout travail de réduction de son altérité et rester à une distance infinie de nous en nous, sans former une communauté homogène avec nous. Dans le souvenir, il est en nous, sans que nous en disposions pour autant comme un moment de notre intériorité. Il est, en nous, la ressource et la source de notre responsabilité, étant plus grand que nous et venant avant nous, nous obligeant et nous interpellant. D'où la dissymétrie qui s'institue entre l'autre intériorisé et nous, notre espace intérieur s'en trouvant dès lors décentré, inversé et anachronique. Dans son hommage à Louis Marin, Derrida écrit : « *Il nous regarde. En nous. Il regarde en nous. Ce témoin voit en nous. Plus que jamais désormais. [...] Cela indique une démesure et une dissymétrie absolues dans l'espace de ce qui nous rapporte à nous-mêmes. [...] Celui qui nous regarde en nous — et pour qui nous sommes — n'est plus, lui, il est tout autre, infiniment autre, comme il l'a toujours été, et la mort l'a plus que jamais confié, livré, éloigné dans cette altérité infinie* ».

Deuil et mélancolie

Un deuil normal, si l'on en croit Freud, un deuil réussi, consisterait, dans l'intériorisation et l'idéalisation du disparu, à réduire peu à peu tout investissement à son égard, à neutraliser le tranchant de l'événement et la vivacité de la blessure, à faire en sorte finalement que l'autre disparaisse dans les sables mouvants de la mémoire et de l'oubli. « *La "norme", écrit Derrida dans Béliers, n'est autre que la bonne conscience d'une amnésie. Elle nous permet d'oublier que garder l'autre en dedans de soi, comme soi, c'est déjà l'oublier. L'oubli commence là. Il faut donc la mélancolie.* » On sait que pour Freud l'opposition entre le normal et le pathologique, ici du moins, est tranchée et que la mélancolie est exclue du deuil normal : elle est le symptôme d'un échec du deuil et représente un affect pathologique. Si l'autre doit résister à l'introjction idéalisante et au travail du deuil, si l'on doit respecter le tranchant de son altérité, on ne voit pas comment, face au souvenir vivant de l'être aimé, une certaine mélancolie (non pathologique) n'accompagnerait pas ce deuil interminable, inconsolable, infini. L'opposition entre le normal et le pathologique s'en trouve dès lors ébranlée. « *Dans le travail du deuil, écrit Blanchot dans L'Écriture du désastre, ce n'est pas la douleur qui travaille : elle veille.* » La douleur reste toujours

vive, comme cette petite flamme qui continue de brûler sur la tombe du soldat inconnu. Derrida, pour sa part et depuis le début, parle d'un deuil du deuil (normal), un deuil interminable et qui garde à la perte son caractère inconsolable, seule manière de respecter l'altérité de l'autre dans son infinie distance et de lui être fidèle. Ainsi, ce qui est réussite pour le deuil « normal » est par ailleurs un échec quant à ma fidélité à l'autre et ma responsabilité dans le respect de sa mémoire, puisque, alors, il entrerait dans l'oubli. Il convient donc de faire échouer cette prétendue réussite, de mettre fin à la fin du travail du deuil, si l'on veut garder vive la mémoire de l'ami disparu. C'est ce que Derrida appelle l'aporie du deuil : « *Il s'agit en vérité de l'impossible même. Et c'est pourquoi j'ai pris le risque de parler tout à l'heure d'aporie. Vous comprendrez, aussi, c'est la loi, la loi du deuil, et la loi de la loi, toujours en deuil, qu'il lui faudra bien échouer pour réussir. Pour réussir, il lui faudra bien échouer, bien échouer. Il lui faudra bien échouer, car il le faut, en échouant bien. Voilà ce qu'il faudrait.* » Ce deuil interminable, on le comprendra, s'accomplit, ne cesse de s'accomplir, depuis l'avenir, car l'autre, dont je me souviens, reste à jamais inconnu et secret, toujours encore à connaître.

Ce qui est à jamais perdu dans la disparition de quiconque et, de manière plus intense, dans la mort d'une personne aimée, c'est, bien évidemment, l'ami, cet être irremplaçable, mais c'est aussi la possibilité pour un monde unique d'apparaître à un vivant singulier, c'est surtout, chaque fois, « la fin du monde en totalité », écrit Derrida dans l'« Avant-propos », *la fin de tout monde possible, et chaque fois la fin du monde comme totalité unique, donc irremplaçable et donc infinie*. Une telle affirmation vaut pour l'autre, à coup sûr, elle vaut également pour le survivant, comme Derrida le montre, à plusieurs reprises, dans ce livre. Par exemple, évoquant son amitié avec Althusser, il écrit : « *Ce qui prend fin, ce que Louis emporte avec lui, ce n'est pas seulement ceci ou cela, [...] c'est le monde même, une certaine origine du monde, la sienne sans doute mais celle aussi du monde dans lequel j'ai vécu [...]; c'est un monde qui est pour nous le monde, le seul monde, et qui sombre dans un gouffre dont aucune mémoire — même si nous gardons la mémoire, et nous garderons la mémoire — ne pourra le sauver* ». Grâce à l'ami, le monde, et notre monde, se sera ouvert de manière tout à fait unique et infinie, « *mortellement infinie* ». Comment s'acquitter d'une telle dette ?

La fin d'un monde unique

Comment parler de l'ami irremplaçable, de son monde unique et du nôtre, sans rencontrer les limites du langage, sans que les mots défaillent et se répètent, laissant place immanquablement au silence et aux larmes ? Comment passer par la généralité du genre que constitue l'oraison funèbre sans prendre le risque de banaliser ou d'effacer la singularité de l'événement, et « *sans pluraliser l'unique jusque dans ce qu'il garde de plus irrem-*

plaçable » ? Le défaut des langues, l'incapacité du langage à dire l'événement, est particulièrement sensible dans le discours sur le deuil, où l'émotion prend rapidement le pas sur les mots, de sorte que les mots justes, les mots qu'il faudrait, viennent à manquer. « *Le discours sur le deuil est plus qu'un autre, lui qui devrait l'être moins*, écrit Derrida dans son hommage à Max Loreau, *menacé par la généralité du genre, et le silence serait la seule réponse rigoureuse à une telle fatalité*. » Il faudrait ne pas prendre la parole à sa place, ou ne la prendre que pour la lui rendre, mais le devoir d'amitié n'impose-t-il pas de parler malgré tout et de rendre hommage ? Parler apparaît aussi impossible que de se taire : c'est là l'aporie de la rhétorique du deuil. Dans son essai sur Barthes, Derrida montre que la seule manière d'être fidèle à l'autre disparu, c'est de lui être doublement infidèle : « *Deux infidélités, un choix impossible : d'un côté ne rien dire qui revienne à soi seul, à sa propre voix, se taire ou au moins se faire accompagner ou précéder, en contrepoint, par la voix de l'ami. Dès lors par ferveur amicale ou reconnaissance, par approbation aussi, se contenter de citer, d'accompagner ce qui revient à l'autre, plus ou moins directement, lui laisser la parole, s'effacer devant elle, la suivre, et devant lui. Mais ce trop de fidélité finirait par ne rien dire, et ne rien échanger. Il retourne à la mort. Il y renvoie, il renvoie la mort à la mort. À l'opposé, en évitant toute citation, toute identification, tout rapprochement même, afin que ce qui s'adresse à Roland Barthes ou parle de lui vienne vraiment de l'autre, de l'ami vivant, on risque de le faire disparaître encore, comme si on pouvait ajouter de la mort à la mort, et indéemment la pluraliser ainsi. Reste à faire et à ne pas faire les deux à la fois, corriger une infidélité par l'autre.* »

L'impossibilité de dire chaque fois, de manière unique, la fin du monde unique que l'ami emporte avec lui, ne relève pas du seul discours sur le deuil ; cette impossibilité définit, de manière essentielle, le rapport du langage et de la mémoire (qui n'est pas sans la possibilité de la trace et du nom) avec la réalité. Le psychisme est originellement endeuillé, il est lié à l'expérience de la perte et se déploie dans l'absence, le virtuel et le fantomatique. Le nom a une structure testamentaire et il est d'emblée le nom d'un mort. En nommant quelqu'un, « *nous savons que son nom peut lui survivre et lui survit déjà, commence dès son vivant à se passer de lui, disant et portant sa mort chaque fois qu'il est prononcé dans la nomination ou l'interpellation* » (*Mémoires — Pour Paul de Man*). Le nom propre n'a rien de propre et survit à son porteur, il est aussi commun que le pronom « Je » qui ne désigne sa propre singularité qu'en l'effaçant. « *Le nom court à la mort plus vite*, écrit Derrida, *que nous croyons naïvement le porter. Il nous porte à une vitesse infinie vers la fin. Il est d'avance le nom d'un mort.* » Dès que nous parlons, avant même toute perception, une distance infinie, impossible à franchir, nous habite déjà et nous sépare de nous-mêmes, des autres et du monde, mais c'est grâce à cette marge, à cette rupture de présence, que nous

pouvons parler, et notamment de notre propre mort, de celle des autres, l'anticiper et la lire partout où elle laisse des traces, c'est-à-dire partout.

La perte de la singularité

En entrant dans le langage, le rapport immédiat à la nature, à la singularité des êtres, se perd. « *Dès que le signe apparaît*, écrivait naguère Derrida, *il n'y a aucune chance de rencontrer quelque part la pureté de la "réalité", de l'"unicité", de la "singularité"* » (*De la grammatologie*). La relation avec l'unique échappe et doit échapper au langage, car elle est exclue par l'ordre du sens et la dimension de l'universel où il se déploie. L'unique n'est accessible, sans l'être, qu'en passant par le détour de l'universel, à travers lequel il s'affirme comme le lointain, l'impossible. C'est en tant même que l'unique échappe à l'universel et au sens que son unicité se maintient et reste sauve, à jamais secrète, indicible. Toutefois, pour se manifester de quelque manière, la singularité doit accepter de composer avec l'universalité langagière. L'échec et l'inadéquation du langage sont le gage de sa réussite ; il faut, en effet, considérer « *la perte de la singularité comme l'expérience de la singularité même* » (*Spectres de Marx*). D'où la nécessité de maintenir constamment la tension entre l'universel et le singulier, le possible et l'impossible. Ainsi, la répétition dans le langage se veut la répétition de l'unique, pour autant que l'unique se donne comme toujours déjà perdu, comme impossible à dire et à penser : la singularité n'est donc possible que comme impossible, elle n'est lisible que comme illisible. Le discours sur le deuil dit la perte unique de l'ami, la fin du monde unique, en tant justement que cet événement inanticipable, auquel on s'attend sans s'y attendre, échappe au langage, se donnant comme impossible et innommable.

Il n'est pas possible de tenir un discours neutre, objectif, sur le deuil, de formuler une sorte de métalangage. Quand on travaille sur le deuil, il n'est pas possible de ne pas être touché par le thème choisi, par l'expérience déchirante du deuil, de ne pas en être profondément marqué. La mort et sa propre mort sont ici pleinement impliquées dans cette réflexion. « *Et c'est pourquoi quiconque travaille ainsi au travail du deuil*, écrit Derrida en hommage à Louis Marin, *apprend l'impossible — et que le deuil est interminable. Inconsolable, irréconciliable. Jusqu'à la mort, voilà ce que sait quiconque travaille au deuil, travaillant au deuil comme à son objet et à sa ressource à la fois, [...] le thème du travail devenant ainsi sa force même, et son terme un principe* ». Il ressort de cette réflexion, comme d'une veillée funèbre, qu'il convient de veiller justement, de ne pas laisser le deuil prendre fin, de ne pas s'habituer à l'absence de l'autre, des autres, mais de garder vive la mémoire des êtres aimés, sans pour autant prendre goût au deuil, sans l'aimer.

CLAUDE LÉVESQUE

1. Voir le compte rendu de Ginette Michaud, « Parler, la mort dans l'âme », *Spirale*, « Le désarroi », n° 187, nov.-déc. 2002, p.14-16.